

Les pas du chat

Anne Peyrouse

Numéro 73, été 1997

Le silence

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14763ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Peyrouse, A. (1997). Les pas du chat. *Moebius*, (73), 49–52.

ANNE PEYROUSE

Les pas du chat

Il y a des heures où l'on ressent une profonde tristesse dans le frémissement des feuilles. Il y a des jours où le lierre semble parler, respirer, haleter et se morfondre tout en silence. Le vent est froid. Il s'infiltré dans la véranda où s'étiolent les fleurs. Peut-être y a-t-il un regard de mort? C'est une maison obscure qui porte sa peine. Tout près, un canal coule et un autre encore, et encore, jusqu'à la mer, la mer du Nord, violente et grise. C'est une cour à demi délaissée. La girouette est tombée. Le toit reste vide. Il y a une amertume et Virginia qui crie parfois. Et tant d'eau, tant d'eau.

La rosée gonfle l'herbe déjà trop pleine. Les fenêtres sont dégoulinantes, inasséchables. Les allées coulent. Les grilles suintent. Le vert du jardin est une quête de vie gorgée de pluie, mais rien ne bouge. À part le reflet du soleil dans les gouttelettes. À part quelques cygnes, au loin, glissant sur la surface des canaux et les bottes des paysans tentant de s'échapper de la boue. Le brouillard est humide; la nuit, pluvieuse. S'écoule toujours et sans cesse la dernière ondée. La femme a pleuré aussi.

Soudain, s'est abattu le poids des eaux. Le ciel tombait et elles se mirent à piailler comme de jeunes chiots. Tout fut renversé : tasses de thé, journaux et chaises, et le cœur des fleurs. Elles se sont abritées, se sont regardées. Puis, on éclatait de rire. Ce rire faisait du bien, remontait à l'enfance et à l'amour, à des jeux sous la pluie. Elles étaient jeunes filles, trois, mais l'une d'elles avait disparu derrière les eaux. La maison semblait soupirer et leur visage se refermait parce que Virginia ne trouvait plus le bonheur. Elle avait refusé tout cérémonial, toutes joies possibles, le scintillement des étoiles et la force des mères. Elle avait fléchi, vomi la nourriture et esquiné

son espoir sur la plage. Amélie était partie.

Après la pluie, les murmures s'éparpillent. Courent les champs et lourdement s'abandonnent. La mer est dangereuse — sans odeur, sans algues. Dense et traîtresse ; comme une paupière, elle se ferme de plaisir et refuse d'oublier ses amants. Elle boit les hommes, s'empare de leurs pas, de leurs traces, de leurs pieds. Elle aime les garder. Alors, ils ont dressé des remparts — pour ses yeux, pour ses lèvres. Ils ont construit de longs murs en béton entre les quais et la plage. Ils sont si hauts qu'on ne voit plus la tête des cyclistes. Sur le sable, ils ont fait des vagues de béton à l'inverse des vagues de mer. Ils ont cassé les marées, détruit le ressac. Pourtant, l'eau est partout. Tous les coquillages sont cassés, fragmentés. Il n'y a plus d'oiseaux, sauf ceux des canaux. La mer a tracé ses veines et la terre n'est qu'une couche dure posée sur elle. Virginia ne sort plus, elle a peur. La maison tiendra. Mais ses filles ressemblent à des êtres aquatiques égarés.

Elles sont pudiques et impudiques. Un buste serré dans un corsage de voile blanc où pointent de minuscules seins. Leurs bras semblent démesurément longs. Elles sont blanches, osseuses et grandes. Une étrange bande de tissu serre leur gorge ; ce collier arrondit leur visage et brise leur cou trop haut. Elles sont hautaines, vivent avec lassitude. Se promènent en sandales. Parfois, s'arrêtent et regardent leur mère à la fenêtre. Leurs yeux brillent. Et par moments, elles dansent et semblent voguer sur la terre ferme.

Virginia a peur de ses filles, de leurs rires dans la profondeur du jardin. On dirait qu'elle crie sans écho, que son cri tourne autour de son cœur, déchire ses entrailles. On dirait que ses lèvres n'ont plus de son et pourtant elle hurle. Elle a peur de ses filles qui osent poser leurs pieds sur un tel sol spongieux. Elle se rappelle toujours et inlassablement la mer et la dernière averse. La fuite d'Amélie.

Amélie montre son visage au vent et aux bruits de l'océan. Elle respire l'haleine feutrée du sable. L'éternuement du chat la fait sourire. Elle le sent dans son corps qui bouge avec le sien. Edgar est doux sur ses genoux ; il regarde les autres jouer. Il se

lève, elle le retient un peu. Il s'échappe d'un mouvement soyeux. Déjà, il est parti. Elle se sent si seule. Ses mains si vides. Elle ne sait plus quoi faire, à part se mordre la lèvre. Une solitude froide lui traverse le sang et la gorge. Le ciel se couvre. Edgar, au loin, a un frisson. Il va pleuvoir. Il se glisse dans l'allée blanche, les graviers roulent sous ses coussinets. Peut-être entend-il son nom? Amélie l'appelle du regard. Il ne doit pas s'éloigner. Elle s'ennuie de sa présence. Ses genoux, ses mains, son cœur sont vides. Plus personne ne l'entend. Elle n'entend plus rien. Elle ne dit plus rien. Plus personne ne lui parle. Elle est seule, silence et muette. Il n'y a que le chat qu'elle entend ronronner à travers ses mains. Il est parti sur le chemin couvert de flaques, il fait attention pour ne pas mouiller l'extrémité de ses pattes. Il saute de temps à autre, d'un petit bond qui effraie Amélie. Ses sœurs jouent et la mère cuisine.

Aucune ne l'a vue se lever de son silence. Aucune ne l'a vue briser l'interdiction de sortir de la cour. Elle n'a pas pu parler; elle n'a pas pu prévenir qu'elle allait chercher Edgar. Elle avait peur pour lui. Dans la rue, elle s'était mise à courir pour le rejoindre, mais il avait sauté le mur de pierre et avait disparu. Amélie le voulait. Ses yeux étaient perdus. Pourtant là, un sourire. Il était au loin, une boule noire sur les remparts de béton. Amélie a franchi le mur et admiré, dans le sable, les traces du chat. Les pas lui parlaient comme un petit monde qui s'enfonçait dans le sable. Un petit coin de parole. Elle a suivi les traces. Elle a rejoint Edgar. S'est assise sur un bloc de béton cassant les vagues. Il s'est vautré sur ses genoux. Il a ronronné tous les mots d'amour qu'il pouvait. Elle prenait tout, entendait et répondait du bout de ses doigts. Elle caressait. Puis, un peu fatigué, le chat s'est allongé plus sagement sur sa maîtresse; il n'a plus bougé. Tourné vers l'océan, il regardait l'horizon et Amélie a observé les eaux. Pour une première fois, elle a cru entendre une autre parole que celle du chat.

Les jeunes filles entrent dans la demeure. Elles referment les volets rouges. L'obscurité envahit les pièces. L'humidité se cloître et frissonne.

Une vague a tout recouvert. Ils ont appelé de la rive. Ils ont crié que la marée montait et qu'elle montait vite, très vite. Mais Amélie est sourde. Ils lui ont demandé de répondre. Mais elle ne parle pas. Elle regardait les eaux se mélanger aux cieux. Edgar s'était endormi et elle croyait entendre le ronronnement de la mer. Elle était tout en écoute. Elle était déjà loin lorsque ses pieds se sont noyés, lorsque ses hanches ont succombé, lorsque sa bouche a pris un goût froid. Son visage a été inondé. Elle a alors pensé à Edgar qui n'aimait pas l'eau.

La mère marche fiévreusement. Elle gesticule, tourne la tête. Elle crie, appelle. Elle sent au fond de sa gorge et de ses poumons toute une tempête monter. La pluie a été si forte que ses filles se sont couchées en haussant les épaules. La mère est sortie. Fouettée par l'eau, elle n'a pas pu avancer. Elle a rebroussé chemin. À la fenêtre, elle ne voyait plus l'horizon. Tout pleuvait. Ses vitres ; son âme. Où était Amélie ?

La mère est là, regardant tristement l'écume. Une si blanche écume. Ses filles ont repris leurs jeux. Elles ont dit qu'elles n'iraient pas sur la plage. Qu'elles préféreraient être sirènes dans leur jardin, qu'Amélie ne parlait jamais et qu'elles ne l'aimaient point. La mère a pleuré et leur a dit en criant que si elles ne venaient pas, elle aussi se tairait. Elles ne sont pas venues.

Un souvenir se noie et émerge par moments, dans les cris de Virginia. Elle ne sort plus de la maison, tout lui semble mouillé. Elle espère voir surgir l'ombre d'Amélie. Elle entend encore sa respiration accompagnée du ronronnement du chat. Elle espère et ses filles la tourmentent ; elles ont des corps de vagues et lorsqu'elles dansent, on dirait que la marée monte soudain comme attirée par leurs corps. Elles inspirent l'océan.

L'écume s'étend sur la plage, recouvre tout. Au loin, l'orage gronde. Les rues sont désertes. Seul, un chat miaule. Tourne le temps et Amélie nage, sans cesse, toujours.